

Lettre de
l'ACADEMIE *des*
BEAUX-ARTS

INSTITUT DE FRANCE



*Une Académie
dans son
temps*

numéro 63 hiver 2010-2011



Editorial

Une nouvelle année commence, et c'est un plaisir pour moi de l'inaugurer en rédigeant l'éditorial de ce nouveau numéro de notre Lettre de l'Académie qui relate depuis plus de dix ans les activités de notre institution. Lorsque

l'on examine le palmarès des prix distribués lors de notre dernière séance solennelle sous la Coupole de l'Institut, le 17 novembre dernier, à près de soixante-dix artistes de toutes disciplines, de tous âges et de toutes origines, l'on ne peut qu'être frappé par l'ampleur de l'action de notre institution en matière d'aide aux artistes, mais également sa singularité.

L'Académie occupe en effet une place bien particulière dans le paysage culturel français : son autonomie de gestion lui permet d'agir en-dehors des courants, chapelles, modes, logiques idéologiques ou économiques qui régissent souvent le monde de l'art. Ce statut se voit doublé d'une autre caractéristique atemporelle propre à notre Compagnie : l'appréhension de la pratique artistique à travers le prisme de l'excellence : descendante des Académies créées au XVIII^e siècle, au sein desquelles les maîtres enseignaient leur art et leur savoir aux élèves amenés à leur succéder, l'Académie continue aujourd'hui de perpétuer cet héritage en plaçant au centre de ses réflexions et de son action les notions d'apprentissage et de transmission des aînés aux plus jeunes.

Troisième caractéristique fondamentale de notre institution, l'importance qu'elle accorde à la pluridisciplinarité : en réunissant cinquante-sept membres et correspondants issus de huit sections artistiques, mais également seize membres associés étrangers, personnalités émérites du monde de l'art et de la culture hors de nos frontières, l'Académie affirme résolument une vision de l'art comme lieu de la transversalité, à l'opposé de visions cloisonnées des champs artistiques.

Mon souhait pour 2011 est que notre Académie continue de porter toujours plus haut ces exigences, qu'elle puisse davantage faire connaître cet idéal au monde artistique mais aussi au public le plus large en défendant sa vision de la culture, celle du dépassement de soi, celle qu'un certain André Malraux définissait de la sorte : « la culture est faite de tout ce qui permet à l'homme de maintenir, d'enrichir ou de transformer sans l'affaiblir, l'image de lui-même qu'il a héritée. »

Arnaud d'Hauterives,
Secrétaire perpétuel
de l'Académie des Beaux-Arts

sommaire

page 2

Editorial

page 3

Actualités :

La Séance solennelle
des cinq académies

pages 4, 5

Actualités :

La Séance publique annuelle
de l'Académie des Beaux-Arts

pages 6, 7

Exposition des pensionnaires
de la Casa de Velazquez

pages 8 à 12

Dossier : « Une académie
dans son temps »

« La voix des créateurs »
par Laurent Petitgirard

pages 13 à 25

Palmarès des Prix et
concours 2010

page 25

Actualités :

Exposition à la Fondation
Pierre Giannada

« De Renoir à Sam Szafran,
parcours d'un collectionneur »

Distinctions

pages 26, 27

Exposition Jean Lurçat
à Moscou

page 28

Travaux Académiques :
« Propos de graveurs »
par Louis-René Berge

pages 29 à 31

Communications :

« La grotte Chauvet »
par Jean Clottes

« La reconnaissance de
la Photographie entre les
Académies des Sciences et des
Beaux-Arts »

par Paul-Louis Roubert

« Peinture de l'au-delà,
le décor des sarcophages
égyptiens de Saqqara »
par Christiane Ziegler

page 32

Calendrier des académiciens

Le 25 octobre 1795, en créant l'Institut de France, la jeune République lui confie comme mission que « ce que tous les hommes savent y soit enseigné dans sa plus haute perfection » (Constitution de l'An III). Depuis, tous les ans, la « Séance solennelle de rentrée des cinq académies » est l'occasion pour l'Institut de France de réaffirmer les valeurs qui sont les siennes et le rôle qui lui est imparti dans le perfectionnement et la diffusion des savoirs.

Sous la Coupole, à la date anniversaire de la création de l'Institut de France, les cinq Académies se réunissent autour d'un thème choisi collégialement. Cette année, ce fut « Le doute ». Un représentant de chacune des académies a prononcé un discours élaboré pour l'occasion : *Le doute en médecine* par André Vacheron, délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques ; *Doute et recherche scientifique* par Anne Fagot-Largeault, déléguée de l'Académie des Sciences ; *Le plaisir et la sagesse de douter* par Pierre-Sylvain Filliozat, délégué de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres ; *Le doute : faiblesse ou force de la culture française ?* par Jean-Christophe Rufin, délégué de l'Académie française ; et enfin *Le doute, élément essentiel de la création* par Laurent Petitgirard, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, membre de la section de Composition musicale, dont voici un extrait :

« Pour appréhender une œuvre nouvelle, chacun dispose de ses propres équations. Mais presque tous sont confrontés au doute fondamental, à la fameuse angoisse de la page blanche et au nécessaire rejet de tout ce qui ne serait pas indispensable, c'est-à-dire à l'inévitable va-et-vient entre la plume et la corbeille.

La lecture des manuscrits des compositeurs souligne à l'évidence la diversité des démarches, depuis l'écriture rapide, quasiment sans corrections, d'un Mozart, jusqu'à celle, rageuse et si fréquemment raturée, d'un Beethoven. Le doute du créateur commence par la tentative de se convaincre lui-même de la nécessité de l'œuvre qu'il est sur le point d'entreprendre et chacun disposera, à cet égard, d'une solution différente. « Je doute avant, je doute après – pendant, je travaille », disait malicieusement notre confrère Olivier Messiaen.

L'inspiration naîtrait-elle du doute, ou d'un labeur quotidien qui nous la ferait imaginer comme un muscle devant continuellement s'entraîner sous peine de rouiller ? Probablement des deux. Être inspiré, c'est aussi savoir se rendre disponible aux énergies qui nous entourent.

Séance solennelle des cinq académies

Le mardi 26 octobre a eu lieu sous la Coupole de l'Institut de France la séance solennelle de rentrée des cinq académies. Photo Juliette Agnel

Personne n'a exprimé cette douloureuse recherche de l'inspiration aussi bien que Victor Hugo dans ces quelques vers extraits du poème Que nous avons le doute en nous :

« Aussi vous me voyez souvent parlant tout bas ;
Et comme un mendiant, à la bouche affamée,

Qui rêve assis devant une porte fermée,
On dirait que j'attends quelqu'un qui n'ouvre pas. »

Le créateur ne peut pas se contenter de se tenir les deux pieds au bord de la falaise et de regarder, pour s'en inspirer, l'horizon.

Ce vide qui précède l'œuvre à faire, il lui faut s'y mesurer, au risque d'en perdre l'équilibre. C'est de la confrontation entre la fragilité de son désir et la force d'une technique, elle-même adossée à la sécurité d'un savoir, que peut-être naîtra l'œuvre. Mais loin d'inhiber le processus créateur, ce sentiment de déséquilibre semble incontournable. Et c'est probablement la raison pour laquelle un grand nombre d'artistes refusent toute idée de psychanalyse, persuadés qu'ils sont que l'agent essentiel de leur création est cette faille en eux, qu'il ne faut à aucun prix chercher à explorer. En s'obligeant, par son travail, à aller chercher au fond de lui-même ce qu'il a de plus fort et de plus sacré, l'artiste se retrouve dans un état permanent d'introspection qui lui fait prendre de la distance avec toutes les certitudes établies. Dans ces moments si fragiles, il navigue entre ce qu'il pressent comme indispensable de bouleverser et ce qui constitue le socle de sa création. »

Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts

Au cours de cette séance, Roger Taillibert, Président de l'Académie des Beaux-Arts et membre de la section d'Architecture, a rendu hommage aux membres de notre Compagnie récemment disparus.

Le palmarès des nombreux prix et récompenses décernés par l'Académie des Beaux-Arts a été proclamé par Laurent Petitgirard, Vice-président, membre de la section de Composition musicale.

Le programme musical de cette séance était assuré par l'Orchestre Colonne, sous la direction de Laurent Petitgirard, avec des extraits de *Miroir : Alborada del gracioso*, de Maurice Ravel, et le *Scherzo de la première Symphonie* de Henri Dutilleul, et par le Chœur Britten, sous la direction de Nicole Corti, qui a interprété l'*Ave Maria* de Gustav Holst, *Die Cappelle* de Robert Schumann et un extrait des *Quatre Chœurs* de Maurice Ohana, Nuées.

Et comme à l'accoutumée, cette séance s'est terminée avec la *Fanfare de La Péri* de Paul Dukas. ♦

Le 17 novembre dernier, sous la Coupole de l'Institut de France, a eu lieu la séance solennelle de l'Académie des Beaux-Arts.

Extrait du discours prononcé par le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives et intitulé : *L'onirisme dans la peinture*.

« Le mythe grec nous apprend que le mystère du rêve est une projection essentiellement visuelle des perceptions et des émotions éprouvées au cours du sommeil : Morphée, fils d'Hypnos et de Nyx, aux ailes silencieuses et légères, a en effet le don des métamorphoses infinies et c'est sous une apparence formelle qu'il se révèle au dormeur. Le rêve est donc d'abord une figure, à dessiner plutôt qu'à dire. La peinture est, comme le dit aussi Léonard de Vinci, « l'hypotypose même », une « poésie qui se voit » et met devant les yeux ce que le langage ne peut que nommer.

Gauguin ajoute que pour apprivoiser la richesse mystérieuse de l'inspiration, l'artiste doit plonger dans l'inconnu du songe. Les peintres ont représenté, avec constance et fascination, ce moment qui préside à leur art sous les traits de figures endormies. Je pense à la bacchante s'abandonnant au mystère sur une fresque de Pompéi et à la jeune fille au pavot rouge de Balthus. Je pense aux yeux clos des sujets de Modigliani, de Redon ou de Matisse fermant leurs paupières « d'ivoire » sur les énigmes fécondes de cette « seconde vie ». Je pense à la troublante Danaé de Klimt et à l'énigmatique Bohémienne du Douanier Rousseau, qui, dans un halo de lune ou d'or, font prendre forme à la « poésie involontaire » du rêve.

Comme le souligne Gauguin, seule la peinture, force persuasive et émotive, permet de représenter le paysage intérieur du rêveur en restituant l'exacte sensation et l'authentique teinte du sentiment grâce à la couleur et à la nuance. L'Autoportrait, Tête aux nimbes de Chagall,

traversé de visions colorées, est l'étonnante et talentueuse illustration de cet accord profond de la peinture et du rêve [...]

Dans l'Antiquité, les songes ne sont pas compris comme des manifestations du psychisme humain mais comme des messages venus de l'extérieur, du monde invisible, des dieux. Considérés comme des augures ou des avertissements, les songes affirment la dimension sacrée du rêveur comme nous le découvrons avec l'emblématique Sibylle de Delphes de Michel-Ange. Les références aux songes et aux visions prophétiques, instruments privilégiés du divin pour communiquer avec les hommes, sont également nombreuses dans la Bible. Dieu s'adresse directement à l'homme qui, dans la religion révélée, n'a pas besoin d'intermédiaire pour comprendre le rêve.

Dans la tradition picturale de la peinture de songe, la plupart des peintres choisissent cependant de ne pas décrire la prophétie. Ainsi Giotto, dans Le Songe de Joachim, préfère représenter la figure de l'ange messenger du divin, comme Rembrandt ou La Tour dans Le Songe de Joseph, comme Piero della Francesca dans Le Songe de l'empereur Constantin. Cette belle scène nocturne, unique dans le travail du peintre, « chante la nuit, en grand silence, en majesté ». Constantin dort, abandonné

à la quiétude de l'instant dans le triangle d'une tente qui occupe le centre de la toile. Piero représente l'instant qui précède le présage, ce frémissement de l'invisible avant l'accomplissement de la vision, l'indicible et éphémère instant des prémices du songe. La lumière sacrée de la prophétie patine les plis des matières soyeuses comme des ailes et nimbe le réel aux lignes géométriques, triangle, droite et diagonale de la tente et des lances. A l'image du jeune garde qui veille, l'artiste est sur le seuil, à l'orée de l'inspiration, ici et là-bas [...]

A l'époque contemporaine, répondant « à la sollicitation éternelle des symboles et des mythes », Chirico reprend dans ses premières œuvres la tradition picturale des prophéties. A l'apparition de l'ange, il substitue cependant une image mentale, remplaçant ainsi par un symbole la narration des événements. Le langage pictural de Chirico est rythmé par les archétypes qui structurent l'inconscient « mode d'expression plus primitif, plus coloré, plus imagé. » Il entend faire fonctionner le rêve comme le mythe et parler « l'originel langage des dieux » pour donner les clefs du destin [...]

Qu'il s'agisse de représenter un rêve où d'en capter les mouvements secrets, nous le voyons, la peinture est en accord, plus que tout autre art, avec le territoire onirique. Alors que les mots nomment le réel, le geste du peintre n'a pas besoin d'un signe antérieur et le rythme et la couleur semblent avoir accès à une profondeur de la conscience que le verbe ne peut atteindre. C'est en tout cas ce que confie Gauguin dans une lettre à Daniel de Monfreid : « Où commence l'exécution d'un tableau, où finit-elle ? Au moment où des sentiments extrêmes sont en fusion au plus profond de l'être, au moment où ils éclatent et que toute la pensée sort comme la lave d'un volcan, n'y a-t-il pas là une éclosion de l'œuvre soudainement créée, brutale si l'on veut, mais grande et d'apparence surhumaine ? » [...]

En haut : Laurent Petitgirard dirigeant l'Orchestre Colonne.

Au centre, en haut : une vue inhabituelle des membres de l'Académie dans le grand escalier de l'Institut.

À gauche : ouverture de la séance sous la Coupole de l'Institut.

Au centre, en bas : Arnaud d'Hauterives, Marc Ladreit de Lacharrière, Jean Prodromidès, Trémois, Lucien Clergue, Patrick de Carolis et Édith Canat de Chizy.

Photos Juliette Agnel

Exposition des pensionnaires de la Casa de Velazquez

Cette année encore, bénéficiant de l'accueil généreux de notre confère Pierre Cardin, la Casa de Velazquez a présenté à l'Espace Évolution Pierre Cardin les artistes de sa promotion 2010, dans le cadre d'une exposition collective réunissant à Paris le travail des onze pensionnaires au terme de leur année de résidence.



Page de gauche : Quiberon-, Sans titre, 2010, puzzle, colle et carton, 70 x 115 x 65 cm.

Ci-dessous : Pascal Laborde, Le Gymnase, 2010, crayon et acrylique sur papier marouflé, 100 x 100 cm.

À droite : Olivier Nord, Le bain, 2010, photographie 90 x 120 cm.

En bas : Anne-Catherine Nesa, Volume 1, 2010, pointe sèche et sac plastique, volume variable.



“ La Casa de Velazquez a su, à travers plusieurs générations, jeter un pont entre artistes et chercheurs des deux côtés des Pyrénées. Tout à la fois centre de création artistique et foyer de recherche pour les sciences humaines, elle s'appuie sur l'idée partagée par notre Compagnie selon laquelle la pluridisciplinarité est, par elle-même, créatrice. Lieu de liberté pour la pensée et l'expérimentation, elle constitue également depuis toujours un espace de rencontre où cohabitent et s'expriment les talents de chacun, dans une joyeuse et studieuse effervescence créatrice. Voilà plus de quatre-vingts ans que des jeunes artistes bénéficient ainsi des conditions les plus propices à l'éclosion de leurs projets.

C'est un lien de longue date qui unit nos deux maisons. Nous sommes particulièrement attachés au rôle qui a été attribué à l'Académie des Beaux-Arts dans le fonctionnement de la Casa ; mais au-delà de nos responsabilités d'ordre administratif, c'est le suivi des travaux des pensionnaires qui nous tient le plus à cœur. Découvrir, lorsque nous nous rendons sur place, ce que nous n'avions vu qu'en germe, au stade de la promesse, épanoui sous la forme d'une œuvre achevée, mûrie grâce à l'atmosphère unique de la Casa Velazquez, constitue, pour les membres de notre Compagnie, un émerveillement toujours renouvelé. C'est, là aussi, l'occasion d'échanges féconds entre « anciens » et « nouveaux ».

Je salue l'action menée depuis trois ans déjà par M. Jean-Pierre Etienne qui a su, depuis son arrivée, multiplier les initiatives visant à promouvoir les travaux des pensionnaires, en établissant de fructueux échanges et en conduisant une riche programmation artistique tout au long de l'année.

Mais je vous laisse à présent, sans plus attendre, parcourir ce catalogue qui réunit les œuvres réalisées au cours de l'année 2009-2010 par des pensionnaires photographes, graveurs ou plasticiens. C'est avec beaucoup de plaisir que je vous invite à découvrir les fruits de cette nouvelle promotion de créateurs. »

Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts



Une Académie dans son temps

Aujourd'hui plus que jamais, l'Académie des Beaux-Arts, institution pluriséculaire, s'attache à promouvoir et encourager la création artistique dans toutes ses expressions, et veille à la défense du patrimoine culturel français. Elle poursuit ses missions de soutien à la création en aidant de très nombreux artistes et associations par l'organisation de concours, l'attribution de prix, le financement de résidences d'artistes et l'octroi de subventions à des projets et manifestations de nature artistique.

Afin de mener à bien ces missions, l'Académie des Beaux-Arts gère son patrimoine constitué de dons et de legs. Forte de 57 membres répartis dans 8 sections artistiques et de « membres libres » réunissant mécènes et personnalités du monde culturel, elle est aujourd'hui dotée d'un statut particulier qui lui permet d'administrer librement les revenus qui proviennent de dons et de legs de mécènes.

Grâce à ces derniers et aux revenus de ses fondations, elle distribue environ 500 000 euros de prix attribués à des artistes de toutes disciplines – peinture, sculpture, architecture, gravure, composition musicale, cinéma et audiovisuel, photographie – et de tous âges. Dans le souci constant d'encourager la création, elle contribue aussi à l'épanouissement des jeunes générations d'artistes par des prix d'encouragement qu'elle accorde dans différentes disciplines. Enfin, elle attribue des aides aux artistes en difficulté.

Elle administre également son important patrimoine muséal composé notamment du musée Marmottan Monet et de la bibliothèque Marmottan, de la Fondation Claude Monet et de la Villa Ephrussi de Rothschild.

Le 17 novembre dernier, dans le cadre de sa séance publique annuelle sous la Coupole de l'Institut de France, fut proclamé le palmarès des Prix décernés par l'Académie des Beaux-Arts au cours de l'année 2010.



La voix des créateurs

Par Laurent Petitgirard, membre de la section de Composition musicale, Président du Bureau 2011 de l'Académie des Beaux-Arts

Lorsque l'on parle de l'Académie des Beaux-Arts, on aurait tort de s'imaginer que tous les artistes qui la composent partageraient une même esthétique, qu'ils correspondraient à une même tendance de l'Art contemporain, ou même qu'ils seraient sensés représenter une certaine idée de la tradition ou du classicisme.

Il n'en est bien évidemment rien.

L'Académie des Beaux-Arts constitue un véritable « patchwork » de créateurs très divers, aux sensibilités parfois opposées, aux opinions souvent divergentes, défendues avec passion dans des échanges dont la courtoisie n'exclut pas la vivacité. Trouver une position commune sur tel ou tel sujet n'est pas toujours aisé, mais il est des valeurs sur lesquelles nous nous retrouvons tous. L'exigence d'une pensée, la cohérence d'une œuvre, la rigueur formelle de sa réalisation, la recherche d'une démarche sans concession aux modes passagères, tout cela nous réunit et transcende nos différences.

Ce cénacle, où les peintres, sculpteurs, graveurs, compositeurs, architectes, cinéastes, photographes, créateurs de mode, écrivains, directeurs d'opéra, professeurs de médecine, mécènes, interprètes, musicologues ou ingénieurs confrontent leurs idées, reste un lieu unique et constitue une formidable opportunité de faire entendre la voix des créateurs.

L'Académie a un certain nombre de responsabilités qu'elle assume avec enthousiasme, comme la gestion des fondations, notamment celles en charge des musées Marmottan Monet ou de Giverny, qui reçoivent des centaines de milliers de visiteurs chaque année.

La Compagnie reste à l'affût des nouveaux talents auxquels elle décerne chaque année de très nombreux prix. Elle consacre une partie importante de ses ressources aux

soutiens qu'elle apporte aux artistes en grande difficulté physique ou morale, qu'elle tente de sortir de la détresse dans laquelle la maladie ou le dénuement ont pu les isoler.

Le débat d'idées reste l'essence première de son existence. Il est alimenté par l'invitation d'intervenants très divers, tous grands experts dans leur discipline, qui viennent lors de conférences, dont certaines sont ouvertes à un public d'invités, partager avec les académiciens leur expérience et leurs analyses. L'Académie a eu notamment le plaisir d'inviter ces deux dernières années : Marcel Marnat (Faux jours et pleine lumière : Ravel), Didier Bernheim (L'originalité dans les arts plastiques et la protection de l'art contemporain), Titouan Lamazou (Peintre-Photographe), André Dunoyer de Segonzac (Les vitraux de la Cathédrale d'Higüe), Aude de Kerros (L'Art et la très grande crise), Erik Gontier (Découverte de lithophones sahariens au Musée de l'Homme), Evrard Didier (La scène des arts plastiques en France aujourd'hui), Roland Recht (L'exposition Van Gogh de 1937), Edhem Eldem (Orientalisme, quand tu nous tiens !), Marie-Laure Bernadac (L'art contemporain au Louvre), Brigitte François-Sapey (Chopin à Paris), Simha Arom (Comprendre la musique : une nouvelle voie), Jean Clottes (La grotte Chauvet, page 29), Paul-Louis Roubert (La reconnaissance de la photographie entre les Académies des Sciences et des Beaux-Arts, page 30), Christiane Ziegler (Peintures de l'au-delà : le décor des sarcophages égyptiens de Saqqara, page 31). Les premières communications de 2011 seront données par Jean-Michel Ribes (Le rire de résistance), Tim Benton (Les ateliers d'artistes de Le Corbusier), George Fenech (Art et manipulation mentale)...

L'Académie des Beaux-Arts s'intéresse avant tout au présent et au futur de l'Art dans notre pays et dans le monde. Elle réagit face à tout ce qu'elle considère comme une atteinte à la liberté de créer ou comme un désengagement de l'Etat ou des collectivités locales en matière culturelle.

Il sera de sa responsabilité de se prononcer sur le très préoccupant texte définissant les nouvelles orientations du Ministère de la Culture, *La Culture pour chacun*, qui tente à opposer la culture populaire à un art savant, dont les auteurs, « sous couvert d'exigence et d'excellence » conduiraient à un processus « d'intimidation sociale ».

Reste une question, pour nous essentielle : comment rendre l'Art accessible au plus grand nombre sans en altérer l'exigence ? L'excellence pour tous, cela passe par l'éducation, par la diffusion, par le contact direct dans une société où tout semble désormais condamné à être dématérialisé. Internet est une technologie magnifique qui a transformé les modes de communication, mais ce n'est qu'un véhicule, pas une finalité.

La permanence de notre Compagnie et sa pérennité lui permettent d'échapper aux modes, aux tentations

“ Reste une question, pour nous essentielle : comment rendre l'Art accessible au plus grand nombre sans en altérer l'exigence ? ”



Lors de sa séance du 5 janvier dernier, l'Académie des Beaux-Arts a élu son nouveau Bureau pour l'année 2011 : Laurent Petitgirard, membre de la section de Composition musicale a été élu Président de l'Académie, Marc Ladreit de Lacharrière, Membre libre, Vice-président.



Page de gauche : le Bureau 2010 de l'Académie, composé d'Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel, Roger Taillibert, Président et Laurent Petitgirard, Vice-président. Photo Juliette Agnel

Ci-contre : le musée Marmottan Monet, fondation de l'Académie des Beaux-Arts, lors du vernissage de l'exposition « Monet, son musée », le 7 octobre dernier. Photo CM Pezon

Ci-dessus : communication de Jean Clottes consacrée à la grotte Chauvet (voir page 30) devant les membres de l'Académie. Photo Jacques Moncomble

☛ démagogiques ou à la nécessité de séduire un électorat. La diversité des disciplines et des esthétiques qui y sont représentées nous donne la possibilité de proposer à l'Etat des pistes nouvelles pour que le plus grand nombre puisse avoir accès à l'Art le plus exigeant. Ceci n'implique de notre part aucun mépris pour un Art « populaire », mais simplement une volonté d'éviter la confusion et l'asservissement de l'Art au seul jeu de la communication ou des média.

La qualité des jeunes artistes auxquels nous décernons des prix est un élément rassurant. Les solutions proposées par les candidats du Grand prix d'Architecture de l'Académie des Beaux-Arts aux programmes ardu qui leur sont imposés nous réjouissent souvent par leur inventivité ou leurs audaces. Ce concours, richement doté, perpétue dans notre esprit ce qui a été la tradition du Grand Prix de Rome, heureuse époque où le choix des lauréats était du ressort des seuls créateurs.

La langue française a des subtilités que la pratique fait oublier. « Académie » ne signifie pas « académisme », notre Compagnie réunit en son sein des femmes et des hommes épris de liberté, l'habit vert ne bride pas l'audace et les discussions parfois enflammées de nos séances du mercredi en sont souvent le témoignage. Mais nos échanges n'auront d'intérêt que s'il en résulte des propositions claires et audacieuses que nous porterons alors à la connaissance des pouvoirs publics et des amoureux de l'Art, en espérant qu'elles contribueront à l'épanouissement de la création sous toutes ses formes. ♦

Né en 1950, **Laurent Petitgirard** a étudié le piano avec Serge Petitgirard et la composition avec Alain Kremski. Musicien éclectique, sa carrière de compositeur de musique symphonique (plus d'une vingtaine d'œuvres dont deux opéras) et de musiques de films (160 partitions) se double d'une activité de chef d'orchestre invité dans le monde entier (Orchestre de l'Opéra National de Paris, Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Orchestre National de France, Orchestre National de Lyon, de Bordeaux, de Lille, Bamberger Sinfoniker, Berliner Symphoniker, Orchestres de la Tonhalle, de la Fenice, de la BBC, Utah Symphonic Orchestra, Seoul Philharmonic & KBS Orchestras, Orchestre de la Suisse Romande, Orchestre National d'Espagne, Moscow State Orchestra, Orchestre National de Chine...). Directeur musical de l'Orchestre Symphonique Français de 1989 à 1996, il a été élu par les musiciens Directeur Musical de l'Orchestre Colonne en décembre 2004, où son contrat a été renouvelé jusqu'en juin 2014. Laurent Petitgirard a enregistré une trentaine de disques, dont Jeanne d'Arc au Bûcher d'Honegger et Gaspard de la Nuit (Ravel-Constant) dont il a dirigé la création. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, le 13 décembre 2000, au fauteuil de Marcel Landowski.



Ci-dessous : la bibliothèque de la Casa de Velazquez. L'Académie des Beaux-Arts apporte un soutien actif à cette « Académie de France à Madrid », plus particulièrement aux pensionnaires de la section artistique (voir pages 6-7).



En vertu de l'article 1 de ses statuts, l'Académie des Beaux-Arts a pour vocation de contribuer à la défense et à l'illustration du patrimoine artistique de la France, ainsi qu'à son développement, dans le pluralisme des expressions.

À cet effet, notre Académie déploie de nombreuses activités au service de l'art et des artistes d'aujourd'hui, notamment à travers ses Prix et concours.

Chaque année, l'Académie des Beaux-Arts distribue pour un montant d'environ 500 000 euros de prix à des artistes, la plupart du temps au seuil de leur carrière. Elle contribue ainsi à l'épanouissement de l'art des jeunes générations d'artistes, dans un souci constant de refléter la diversité des expressions artistiques contemporaines.

Au cours de la Séance publique annuelle de l'Académie sont remis plus de cinquante prix qui récompensent des artistes de toutes les disciplines et des auteurs d'ouvrages consacrés à l'art.

A ces prix prestigieux s'ajoutent des aides personnalisées attribuées à des artistes sur critères sociaux.

L'Académie accompagne ainsi chaque année plus de cent artistes dans leur démarche de création, leur fournissant un revenu complémentaire et leur permettant de se lancer dans leur carrière.

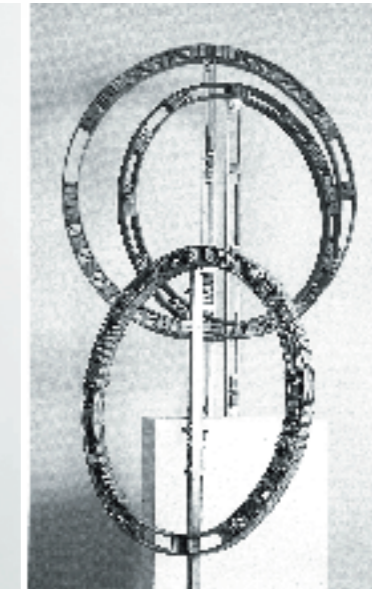
Retour sur les principaux Prix décernés par l'Académie des Beaux-Arts en 2010.



Les Prix de la Fondation Simone et Cino del Duca

La Fondation Simone et Cino del Duca, abritée sous l'égide de l'Institut de France depuis le décret du 25 janvier 2005, poursuit les missions et objectifs fixés par Simone del Duca, généreuse donatrice, décédée en mai 2004. À côté de nombreux grands prix internationaux, aides et subventions, trois grands prix de consécration sont décernés chaque année à des artistes par la Fondation Simone et Cino del Duca - Institut de France, sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts : un prix de peinture, doté d'un montant de 50 000 euros, un prix de sculpture, doté d'un montant de 50 000 euros, un prix de composition musicale, également doté d'un montant de 50 000 euros. De plus, la Fondation remet, toujours sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, des prix pour récompenser de jeunes musiciens, pour un montant total annuel de 50 000 euros.

Le **Prix de peinture 2010** a été attribué à **Jean Le Gac**. Né en 1936 à Alès, Jean Le Gac, adolescent, est très vite remarqué pour son talent pour le dessin : il décide qu'il sera peintre. Mais la quasi disparition d'une pratique picturale traditionnelle remet en question son projet. Il se met alors à manipuler des objets naturels et à photographier ses interventions dans la nature en y ajoutant des mots. Puis, afin de contourner le système clos des galeries, il adresse par la poste aux personnes repérées sur le fichier de la galerie Gévaudan, sous forme de lettres anonymes, ses photographies accompagnées de textes. Paradoxalement, c'est ce choix du deuil de la peinture et d'activités apparemment régressives qui vont lui ouvrir les portes du monde de l'art. Pour la première fois, il expose dans une grande manifestation artistique internationale : la Documenta de Kassel en 1972. Il a 36 ans et c'est un artiste sans œuvre. Il dit : « J'ai regroupé sous forme de cahiers mes lettres et mes photos élaborées durant les années 1969-1970 ». Dès lors, il expose régulièrement et entre à la galerie Templon à Paris. Cependant, il refuse de se laisser entraîner dans les nouveaux courants de l'art qu'il avait pourtant semblé inaugurer par des démarches proches du Land Art ou de la Performance. Il replonge alors dans les livres de son enfance, dans cette littérature illustrée et désuète qui avait contribué à sa vocation de peintre, et dans un esprit de modestie et d'authenticité, il poursuit une œuvre où



À gauche : Jean Le Gac, *Story-Art*, 1987.

Ci-contre : Gérard Koch, *Rondeau-lieds*, 1986.

le peintre, lui-même, devient le sujet-objet. Désormais, l'illustration et la légende, toujours décalées, resteront le vocabulaire de base de la construction mythique d'une figure d'artiste.

Le **Prix de sculpture 2010** a été attribué à **Gérard Koch**. Sculpteur français, Gérard Koch est né le 10 mars 1926 à Kaiserslautern en Allemagne. Il fait son apprentissage à La Grande Chaumière à Paris, avec Zadkine et Auricoste, puis il entre à l'École des Beaux-Arts de Paris. En 1956 a lieu sa première exposition personnelle à la galerie La Spirale à Paris. Lauréat en 1965 de la Ford Foundation à Berlin, il séjourne ensuite aux États-Unis où il enseigne, à Interlochen (Michigan). En 1968, il réalise la statue de Pierre de Coubertin pour les Jeux Olympiques de Grenoble. Puis il se tourne vers la non-figuration, dont témoignent en 1976 ses « Boîtes » exposées au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Son évolution est éloquent en ce qu'elle reflète l'histoire de la sculpture depuis 1950. La technique de l'assemblage y joue un rôle essentiel, dans des rapports de complicité avec la musique, l'architecture, mais aussi le livre.

la Chine ancienne, la spiritualité tibétaine... En rencontrant ces traditions, Thierry Pécou rêve de « faire résonner le monde entier », et cherche à redonner à la musique sa dimension rituelle. Thierry Pécou a fondé en 1998 son propre ensemble de musique de chambre, intitulé « Zellig », qui a déjà produit cinq disques monographiques. Son catalogue compte plus de 80 œuvres, et inclut aussi bien des quatuors à cordes ou des œuvres vocales que des concertos, et pas moins de trois opéras. Tout récemment, son dernier opéra *L'Amour coupable*, d'après la pièce de Beaumarchais, créé le 23 avril 2010 au Théâtre des Arts de Rouen, a rencontré un vif succès auprès du public et de la critique.

Sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts, quatre prix d'encouragement ont été également décernés à de jeunes musiciens. Pour l'année 2010 les lauréats sont **Magali Léger**, soprano colorature, **Hélène Schmitt**, violoniste, **Bertrand Chamayou**, pianiste et **Gilles Durot**, percussionniste. ♦

En haut, de gauche à droite : Claude Abeille, membre de la section de Sculpture, Gérard Koch, Antoine Poncet membre de la section de Sculpture, François-Bernard Mâche, membre de la section de Composition musicale, Thierry Pécou, Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel, Hélène Schmitt, Gilles Durot, Jean Le Gac et Vladimir Velickovic, membre de la section de Peinture, lors de la proclamation des Prix del Duca, le 3 juin 2010, à la Fondation Simone et Cino del Duca. Photo Eric Lefevure

Page précédente : les lauréats des Prix et Concours réunis, à l'Institut de France, lors de la Séance solennelle de l'Académie des Beaux-Arts, le 17 novembre dernier (voir pages 4-5).

Photo Juliette Agnel



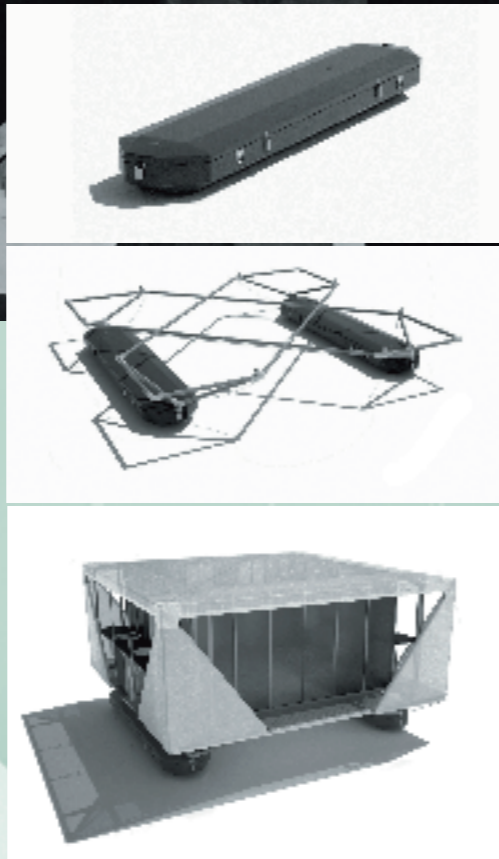
Le Grand Prix d'Architecture

Créé en 1975, le concours est ouvert à tous les architectes et étudiants en architecture de moins de 35 ans. Entièrement organisé par l'Académie, il est doté de trois prix : Le Grand Prix et Prix Charles Abella : 25 000 euros ; Deuxième Prix et Prix André Arfvidson : 10 000 euros ; Troisième Prix et Prix Paul Arfvidson : 5 000 euros.

Le thème d'étude proposé pour l'année 2010 était « Un habitat d'occupation transitoire ». L'Académie des Beaux-Arts a souhaité lors de cette nouvelle édition faire réfléchir les participants à des réponses concrètes concernant des évènements d'actualité ; il a donc été demandé aux candidats de travailler à la conception d'un habitat destiné à faire face à des situations de crises extrêmes telles que séismes, tsunamis, conflits meurtriers...

63 candidats ont déposé un dossier lors de cette édition qui est marquée par une participation croissante d'architectes et étudiants d'origine étrangère.

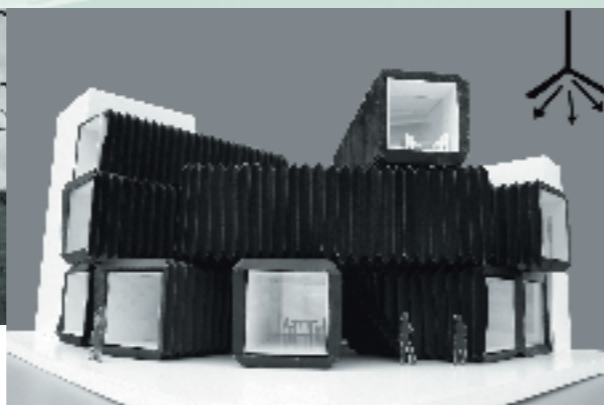
Le Grand Prix et Prix Charles Abella 2010, d'un montant de 25 000 euros, a été décerné à **Marine Miroux**, architecte DPLG de l'École Paris Belleville, pour son projet « Better, Cheaper Helping ».



Le deuxième Prix et Prix André Arfvidson 2010, d'un montant de 10 000 euros, à **Nathanaël Dorent**, détenteur du diplôme d'État d'Architecte conférant le grade de Master de l'ENSA de Paris-Malaquais, pour son projet « Archipel transitoire ».

Le troisième Prix et Prix Paul Arfvidson 2010, d'un montant de 5 000 euros, à **Catherine Maraite**, de nationalité belge, diplômée de l'Institut Supérieur d'Architecture Intercommunal Victor Horta, pour son projet « Origami ».

Une mention a été attribuée à **Thomas Etesse**, étudiant, né en 1987, pour son projet Gonflable. Il poursuit actuellement ses études à l'École nationale supérieure d'Architecture de Versailles, cycle de Master I, sous la direction d'Yves Roujon. ♦



En haut : les membres de la section d'Architecture entouraient les lauréats du concours, Aymeric Zublena, Yves Boiret, Marine Miroux, Claude Parent, Nathanaël Dorent, Roger Taillibert, Catherine Maraite, François Chaslin, Thomas Etesse et Jacques Rougerie. Photo Juliette Agnel

Au centre : les trois phases du projet « Better, Cheaper Helping » de Marine Miroux. À gauche : « L'Archipel transitoire » de Nathanaël Dorent. Ci-dessus : les modules du projet « Origami » de Catherine Maraite.



Le Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral

Créé en 1990 par Liliane Bettencourt et son époux, André Bettencourt, ancien Ministre, membre de l'Académie des Beaux-Arts décédé en 2007, le Prix Liliane Bettencourt pour le Chant Choral, doté de 40 000 euros, a pour ambition de contribuer au rayonnement de cette discipline artistique et d'aider les lauréats à progresser en leur offrant de meilleures conditions de travail et un public élargi.

Le Prix de Chant Choral 2010 a été décerné au **Chœur Britten**.

Le Chœur Britten, chœur de femmes composé de douze chanteuses professionnelles, a été créé en 1981 par Nicole Corti. Il souhaite «révéler la dimension humaine et la force expressive des musiques de notre temps ». Résolument engagé en faveur de la musique contemporaine, il privilégie les œuvres peu entendues et travaille également à faire ressentir les liens existants entre les sources anciennes et populaires et l'expression des compositeurs contemporains. En 1989, le Chœur Britten remporte le Grand Prix du Concours International de Tours qui le place au devant de la scène chorale européenne. La renommée nationale et internationale de l'ensemble est précoce, appuyée sur de nombreux concerts en France et à l'étranger, notamment aux États-Unis. Le Chœur Britten, qui a souhaité élargir

son répertoire, s'ouvre à la mixité en 2009, et développe de nombreuses activités pédagogiques qu'il poursuit déjà en direction du public, des enfants et adolescents musiciens et des chœurs amateurs, notamment. Il s'est également engagé dans de nombreux projets associant diverses formes d'expression artistique (danse, mise en scène, photographie...).

L'ensemble vocal a enregistré en 2007 le *Livre d'Heures*, sur une musique d'Edith Canat de Chizy, et en 2005 des œuvres liturgiques de Joseph Guy Ropartz, parmi lesquelles la *Messe de Saint-Anne*, aux Éditions Hortus. ♦



En haut : sous la Coupole de l'Institut, à l'issue de la séance solennelle du 17 novembre, le Chœur Britten a encourté l'auditoire dans un extrait des Quatre Chœurs de Maurice Ohana, Nuées. Photo Juliette Agnel

Ci-dessus : Le Chœur Britten et l'orchestre Unisoni, sous la direction de Nicole Corti, interprétaient La Passion selon Saint Jean de Johann Sebastian Bach, le 30 juillet dernier à la Cathédrale Saint-Vincent de Saint-Malo. Photo DR

À gauche : Nicole Corti. Photo Blaise Adilon





Les Prix Pierre Cardin

Pierre Cardin, membre de l'Académie dans la section des Membres libres, a souhaité encourager les jeunes artistes en créant en 1993 cinq prix annuels décernés à un peintre, un sculpteur, un architecte, un graveur et un compositeur, sur proposition de chacune des sections concernées de l'Académie des Beaux-Arts.

Le Prix de Peinture 2010 a été décerné à **Arthur Aillaud**. Né à Paris en 1973. Il vit et travaille à Paris. Il est représenté par la Galerie Vieille du Temple, Paris 4^e.

Le Prix de Sculpture 2010 à **Tamim Sabri**. Né en 1983 à Damas, Syrie. Il vit et travaille à Paris et prépare actuellement le diplôme national d'arts plastiques à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts à Paris.

Le Prix d'Architecture 2010 à **Eric Cassar**. Né en 1979 à Paris. Il est architecte DPLG (École d'Architecture de Paris Val de Seine) et ingénieur ETP (École Spéciale des Travaux Publics, Paris). Il dirige depuis 2005 la société Arkhenspaces.

Le Prix de Gravure 2010 à **Marjan Seyedin**. Née en 1979 à Téhéran. Actuellement étudiante en doctorat à l'Université de Marc Bloch, section arts plastiques, à Strasbourg, elle est depuis 2009 en résidence à la Fondation Dufraine de l'Académie des Beaux-Arts, Val d'Oise.

Le Prix de Composition Musicale 2010 à **Ondrej Adamek**. Né à Prague en 1979. Diplômé de composition à l'Académie de musique de Prague, il obtient en 2006 un prix de composition au Conservatoire de Paris. Il compose des œuvres pour orchestre et ensembles, ainsi que de la musique mixte avec électronique. Ondrej Adamek a été pensionnaire à la Casa de Velazquez en 2008 et 2010. ♦

En haut : Pierre Cardin entouré de Eric Cassar, Marjan Seyedin et Tamim Sabri.
Photo Juliette Agnel

Ci-contre : Marjan Seyedin, Sans titre, linoléum 200 x 100 cm.



Le Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière

L'Académie des Beaux-Arts a créé le Prix de Photographie en 2007 à l'initiative de Marc Ladreit de Lacharrière, membre de l'Académie. Ce prix a pour vocation d'aider des photographes professionnels à réaliser un projet significatif dont le sujet, le mode de traitement et le support sont libres. D'un montant de 15 000 euros, il récompense un photographe confirmé, français ou étranger, travaillant en France, sans limite d'âge, auteur d'un projet photographique réalisé et exposé à l'Institut de France dans l'année suivant son attribution.

Le Prix de Photographie 2010 a été décerné à **Marion Poussier**, pour son projet « Les sentiments du quotidien ».

Née en 1980, Marion Poussier vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la Galerie du Jour Agnès b. Depuis plusieurs années, le travail photographique de Marion Poussier s'articule autour de la question des liens familiaux. Après avoir photographié différents âges de la vie au sein de différentes « micro-sociétés » - l'enfance à l'école (*Récréation*), l'adolescence en colonie de vacances (*Un été*, série exposée en 2006 aux Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles), la jeunesse dans ses lieux de rassemblement (*La libre circulation des désirs*) et la vieillesse en maison de retraite (*Corps invisibles*) -, Marion Poussier souhaite à travers ce nouveau projet à la fois sensible et ambitieux « croiser les générations » afin de dresser un portrait de la société française actuelle, et rendre compte de la diversité et de la complexité des modèles familiaux contemporains. ♦



En haut : Jean Cardot, membre de la section de Sculpture, Jacques Rougerie, membre de la section d'Architecture, Arnaud d'Hauterives, Secrétaire perpétuel, Lucien Clergue et Yann Artus-Bertrand, membres de la section de Photographie et Marc Ladreit de Lacharrière, Membre libre, entouraient la lauréate Marion Poussier. Photo Thomas Raffoux

Au centre : Marion Poussier, *Récréation*, tirage photographique.

À droite : vernissage de l'exposition Campagne française, Fragments de Thibaut Cuisset, lauréat 2009, le 22 octobre. Photo Thomas Raffoux





Le Prix Nahed Ojjeh

Attribué pour la troisième année, ce Prix d'un montant de 15 000 euros, créé par Madame Nahed Ojjeh, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, récompense l'œuvre d'un graveur confirmé.

Le Prix Nahed Ojjeh 2010 a été décerné à **Yves Doaré**.

Yves Doaré est né en 1943 à La Roche Bernard. Il vit et travaille en Bretagne. Il commence son apprentissage de la gravure en autodidacte au début des années 70 et parvient à une maîtrise virtuose de la gravure sur cuivre au burin. Plus tard, il se consacre à la gravure sur bois. Il compose des images d'un monde fantastique, évoque la condition de l'homme, de la naissance à la mort, dans des décors de paysages ou de cités imaginaires, de chaos originel, primitif ou de la Renaissance. Il a été pensionnaire de la Casa de Velazquez de 1976 à 1978. Au début des années 80, bien que la peinture prenne une place de plus en plus importante dans son œuvre, la gravure n'en demeure pas moins présente. En 2005, le musée des Beaux-Arts de Quimper présente une rétrospective de son œuvre. ♦

En haut : Yves Doaré, *Le Despote*, 1996, bois, 64 x 58 cm.

À droite : Erik Desmazières et Louis-René Berge, membres de la section de Gravure, entourent Yves Doaré, lauréat 2010.
Photo CM Pezon



Le Prix François-Victor Noury

Le Prix François-Victor Noury est un prix de l'Institut de France décerné sur proposition de la section des Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel de l'Académie des Beaux-Arts. D'un montant de 20 000 euros, il récompense un cinéaste.

Le Prix François-Victor Noury 2010 a été décerné à **Mathieu Amalric**.

Mathieu Amalric, né le 25 octobre 1965 à Neuilly-sur-Seine, est un acteur et un réalisateur français de cinéma. Il s'est vu décerner le César du meilleur espoir masculin en 1997 pour *Comment je me suis disputé... (ou ma vie sexuelle)* d'Arnaud Desplechin, puis deux fois le César du meilleur acteur : en 2005 pour *Rois et Reine* d'Arnaud Desplechin et en 2008 pour *Le Scaphandre et le Papillon* de Julian Schnabel. Il reçoit également, en tant que réalisateur, le Prix de la mise en scène au Festival de Cannes 2010 pour *Tournée*. ♦



En haut et au centre : vues du film *Tournée*, 2010, réalisé par Mathieu Amalric.

Ci-dessus : Mathieu Amalric. Photo DR



Le Prix du Cercle Montherlant Académie des Beaux-Arts

Le Prix du Cercle Montherlant-Académie des Beaux-Arts, créé en 2002, récompense chaque année l'auteur d'un livre d'art composé en langue française. L'appréciation du jury repose sur une appréhension globale (éditoriale, illustrative et rédactionnelle) des ouvrages consacrés à l'art, sous son acception la plus large : disciplines ou objets artistiques, études thématiques, monographies, etc. D'un montant de 10 000 euros, il est entièrement financé par Jean-Pierre Grivory, Président Directeur Général de la Société « Parfums Salvador Dali ».

Il vient d'être attribué à **Françoise Boudon** et **Claude Mignot** pour l'ouvrage **Jacques Androuet du Cerceau, les dessins des plus excellents bâtiments de France**, publié par les Éditions Le Passage (en coédition avec les éditions Picard et la Cité de l'architecture et du patrimoine).

Cet ouvrage reproduit pour la première fois in extenso le recueil, dessiné sur vélin par Jacques Androuet du Cerceau, des plus beaux châteaux de France entre 1576 et 1579 ; il permet au public d'aujourd'hui de retrouver le regard porté par un artiste génial sur l'architecture de son temps. ♦

*François-Xavier de Sambucy de Sorgue
et Jean-Pierre Grivory, membres du jury
du Prix du Cercle Montherlant, entourent
Françoise Boudon et Claude Mignot.*

Photo Juliette Agnel



Le Prix de Bibliophilie Jean Lurçat

Le Prix Jean Lurçat est un prix de bibliophilie créé en 2005 à l'initiative de Simone Lurçat, disparue en 2009, à la mémoire de son époux Jean Lurçat (1892-1966), membre de l'Académie des Beaux-Arts, peintre, rénovateur de l'art de la tapisserie, mais également poète et auteur d'ouvrages de bibliophilie. Il est doté d'un montant de 7 500 euros et récompense chaque année un peintre ou un graveur ayant illustré un ouvrage original et récent de bibliophilie. Il s'agit du seul Grand Prix de bibliophilie en France.

Le Prix Jean Lurçat 2010 a été attribué à l'ouvrage **Le Soudeur de murmures**. Textes de **Luis Mizón** - Sérigraphies d'**Alexandre Hollan** - Atelier **Eric Seydoux** - Éditions **Écarts**.

Le Soudeur de murmures signe la rencontre entre deux exilés dont la France est la terre d'accueil, rassemblant des textes du poète et romancier chilien Luis Mizón et treize sérigraphies du peintre d'origine hongroise Alexandre Hollan. Il est publié aux Éditions Écarts qui se consacrent à la publication d'ouvrages dans lesquels un artiste et un écrivain œuvrent et dialoguent ensemble. ♦



Les Prix d'ouvrages

L'Académie des Beaux-Arts a également décerné le 27 octobre dernier les Prix d'ouvrages suivants :

Le Prix Bernier, d'un montant de 5 000 euros, à **Omar Calabrese** pour *L'Art du trompe-l'œil* (Éd. Citadelles et Mazenod, traduit de l'italien par Jean-Philippe Follet).

Le Prix Adolphe Boschot, d'un montant de 1 600 euros, à l'ouvrage de **Mehdi Qotbi**, intitulé *Écrits et esprits* (Éd. du Chêne).

Le Prix Catenacci **, d'un montant de 1 600 euros, à *L'Histoire du quatuor à cordes, de l'entre-deux guerres au XXI^e siècle* par **Bernard Fournier** en collaboration avec **Roseline Kassap-Riefenstahl** (Éd. Fayard).

Le Prix René Dumesnil, d'un montant de 3 500 euros, à l'ouvrage collectif réalisé sous la direction de **Pascal Huynh** intitulé *Lénine, Staline et la musique* (catalogue de l'exposition présentée actuellement à la Cité de la musique, publié aux Éd. Fayard).

Le Prix Houllévigie, d'un montant de 1 600 euros, à **Jean-Michel Leniaud** pour son ouvrage intitulé *L'Art nouveau* (Éd. Citadelles et Mazenod).

Le Prix Marmottan, d'un montant de 1 500 euros, à *Écrivains artistes, la tentation plastique (XVIII^e-XXI^e siècle)* de **Serge Linares** (Éd. Citadelles et Mazenod). ◆

Le Prix de Sculpture Georges Coulon *
décerné à **Clarisse Griffon du Bellay**.

Les Prix de Peinture Achille Fould-Stirbey **
Premier Prix à **Alain Arnaud** ; Deuxième Prix à **Yasufumi Kurakazu** ; Troisième Prix à **Zhilong Liang**.

Le Prix d'Architecture Françoise Abella
est partagé entre **Alice Audebert** et **Lucinda Groueff**.

Le Prix de Musique Nadia et Lili Boulanger
est partagé entre **Philippe Leroux** et **Jean-Frédéric Neuburger**.

Le Grand Prix d'Orgue Jean-Louis Florentz de l'Académie des Beaux-Arts
attribué dans le cadre du Printemps des Orgues du Maine-et-Loire, à **Maïko Kato**.

Le Prix de Peinture Dagnan-Bouveret **
à **Rafael Diaz Recalde**.

Le Prix de Gravure Colmont **
à **Isabelle de Font-Réaulx**.

Les Prix Paul-Louis Weiller
Prix de Gravure à **Angelica Caporasso** ;
Prix de Composition musicale à **Christophe Bertrand**.

Les Prix Georges Wildenstein
sont décernés aux pensionnaires artistes, boursiers de l'Etat, ayant achevé leur séjour à la Casa de Velazquez en 2010 : **Aurélia Frey**, **Muriel Moreau**, **Anne-Catherine Nesa**, **Ondrej Adamek**, **Yves Chauris**, **Gilles Couhier-Margaritis dit « Quiberon »**, **Pascal Laborde**, **Joseph Seroussi**.

Prix d'Architecture Antoine-Nicolas Bailly
à **Tom Sheehan**.

Prix de Sculpture Claude Berthault *
à **Fabienne Teyssier-Monnot**.

Prix de Peinture Bréauté ** à **Patrice Huguié**.

Prix de Peinture Brizard ** à **Oliver Terral**.

Prix de Peinture Maxime David ** à **Wang Xin**.

Prix de Peinture Dumas-Millier à **Simon Blau**.

Prix de Sculpture Leguay-Lebrun **
à **Adeline Alliehon**.

Prix de Peinture Meurand ** à **Tamiya Manabu**.

Prix de Peinture Alphonse de Neuville et Sanford Saltus ** à **Futai Nagana**.

Prix de Peinture Maurice R. D. ** à **Srecko Boban**.

Prix de Peinture Verdaguer * à **Emmanuelle Pérat**.

Prix de Gravure Frédéric et Jean de Vernon
à **Marc Gassier Artus**.

Enfin, des **Prix d'encouragement** ont été accordés aux artistes suivants : Peinture, à **Alexandre Hollan** ; Sculpture, à **Sophie Restino** ; Gravure, à **Renaud Allirand** et **Marc Perez** ; Architecture, à **Thomas Etesse** et **Bin Jiang** ; Composition musicale, à **Nicolas Mondon** et **Vincent Trollet**.

* Prix de l'Institut de France attribué sur proposition de l'Académie des Beaux-Arts

** Prix décernés au Salon des Artistes français après la Séance publique annuelle de novembre 2009

Le Prix de Sculpture Maria Pilar de la Béraudière

Décerné pour la deuxième fois cette année, ce prix a été créé à l'initiative de Mme Pilar de la Béraudière, en mémoire de son grand-père **Paul-Louis Weiller**, membre de l'Académie de 1965 à 1993 (section des Membres libres) et grand mécène. Il couronnera chaque année un sculpteur confirmé. Il a été attribué à **Jean Roulland**. ◆

Ci-dessus : Jean Roulland, Le Christ Oublié, 1975, bronze à la cire perdue / fonte, hauteur 3 mètres environ. Donation Ibar au Centre d'Art Sacré Contemporain de Lille. Photo DR

Concours Long-Thibaud

Premier Grand Prix - Académie des Beaux-Arts

Jacques Thibaud, violoniste virtuose, a fondé en 1943 avec la pianiste Marguerite Long un concours portant leurs deux noms. Cette compétition internationale est consacrée en alternance au violon et au piano. Depuis 1993, l'Académie des Beaux-Arts offre chaque année le Premier Grand Prix de ce concours. En 2010, il a été attribué à la violoniste française, âgée de vingt-cinq ans, **Solenne Païdassi**. ◆

EXPOSITION De Renoir à Sam Szafran, parcours d'un collectionneur

La Fondation Pierre Gianadda propose de découvrir une large sélection d'œuvres appartenant à un collectionneur privé. Par souci de discrétion, celui-ci tient à garder l'anonymat. Exceptionnellement, et pour la première fois, il a accepté de partager ses trésors et de présenter sa collection au public. Une sélection d'environ cent-vingt peintures et dessins raconte l'évolution de la peinture depuis wJean-Baptiste Corot et Eugène Boudin jusqu'à nos jours. Parmi les chefs d'œuvre, un somptueux Claude Monet, *Nymphéas* (1914-1917), *Julie au violon* (1893) de Berthe Morisot (ci-dessus), ou un vigoureux fusain d'Edgar Degas, *Les Blanchisseuses* (vers 1902), *Avant du Tub* (1890) de Paul Signac, un remarquable Maurice Denis, *Avril, les anémones* (1891) ou l'éblouissant pastel de Sam Szafran, *Imprimerie Bellini* (1972).

Fondation Pierre Gianadda, Martigny (Suisse)
Jusqu'au 13 juin 2011 • www.gianadda.ch

Distinctions

François-Bernard Michel, Membre libre, a été promu Commandeur dans l'ordre du Mérite.

Marc Ladreit de Lacharrière, Membre libre, a été élevé à la dignité de Grand Croix dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

Roman Polanski, membre de la section des Créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel, a obtenu, pour son film *The Ghost Writer*, 6 « Awards » à l'European Film Awards 2010, dont ceux du Film européen et du Metteur en scène. L'Académie des Lumières a également, pour le même film, décerné au réalisateur les Prix du Meilleur réalisateur et du Meilleur film, ainsi qu'une « Panthère d'honneur » pour ses 50 ans de carrière.

Patrick de Carolis, Membre libre, vient d'être nommé président du conseil d'administration de l'École nationale supérieure de la photographie.



« En accueillant le peintre-cartonnier au sein de sa section de Peinture, le 19 février 1964, notre compagnie officialisa la renaissance d'un art injustement négligé jusqu'à ce que Jean Lurçat lui redonne ses lettres de noblesse. Cette ouverture était indispensable à l'évolution harmonieuse d'une institution fort ancienne, qui se doit d'être à l'écoute de l'évolution de l'Art de son temps et du caractère parfois mouvant des frontières entre les disciplines artistiques. Participer à l'Année France-Russie est pour notre compagnie une occasion privilégiée de présenter des œuvres de l'artiste à l'Académie des Beaux-Arts de Russie et de rappeler les liens forts que Jean Lurçat entretenait avec ce pays. En 1928, il participa en effet à la première exposition d'Art Contemporain Français à Moscou, avant de présenter, en août 1934, un ensemble de gouaches et de peintures au musée d'Art Moderne et Occidental à Moscou, puis à Kiev. En 1962, un nouveau voyage en URSS le conduisit à Leningrad et à Moscou, puis en Arménie et en Géorgie. »

Extrait du discours prononcé par Yves Millecamps



Exposition Jean Lurçat à Moscou

Dans le cadre de l'année France-Russie, l'Académie des Beaux-Arts a présenté, du 19 novembre au 12 décembre 2010, une exposition d'œuvres de Jean Lurçat, l'une des figures majeures de l'art de l'entre-deux-guerres, à la Galerie Tsereteli, à l'Académie des Beaux-Arts de Russie, située dans l'un des plus beaux bâtiments néo-classiques de Moscou, le Palais Dolgorukov.

L'exposition réunit un ensemble de tapisseries, de tableaux, de céramiques et d'ouvrages de bibliophilie, écrits ou illustrés par l'artiste. Elle était accompagnée de la projection du film de Patrick Cazals, *Le rêve ensoleillé*, qui retrace l'itinéraire de Jean Lurçat.

Jean Lurçat est un artiste multiple : poète humaniste, il est aussi peintre-cartonnier, illustrateur, céramiste. Peintre résolument engagé dans le combat pour la paix et les Lumières, Jean Lurçat est reconnu parmi les artistes les plus marquants de l'entre-deux-guerres, même si aujourd'hui encore, son œuvre reste l'une des plus mal connues du XX^e siècle. En effet, son immense succès en tant que peintre-cartonnier fait oublier que Jean Lurçat fut également un peintre de renommée internationale. Il figurait parmi les artistes les plus significatifs de son temps, Picasso, Braque, Derain, Matisse... Mais bien qu'actif à une époque de grande effervescence artistique, Jean Lurçat resta en marge des courants qui se succédèrent ou se superposèrent. Assimilé à tort au mouvement surréaliste, ce qu'il réfutait, il réalisa plus de 1500 œuvres au cours de sa carrière (huiles, gouaches, aquarelles). Peintre multiple et inclassable, il noua avec son art un dialogue à la fois évolutif et cohérent. Après la guerre, traumatisé par l'horreur du conflit, il délaissa la peinture de chevalet et se tourna vers la tapisserie à laquelle il consacra désormais l'essentiel de son énergie.

Le succès du mouvement suscité et impulsé par l'artiste pour réhabiliter la tapisserie se révéla considérable. Il permit le renouveau des ateliers d'Aubusson où Lurçat décida de s'installer pendant la seconde guerre mondiale. Salué dans le monde entier comme l'un des grands rénovateurs de la tapisserie par les innovations techniques et stylistiques qu'il apporta, Jean Lurçat fut aussi l'instigateur de la renaissance

et de l'émancipation de l'art textile contemporain ; les commandes affluaient, notamment de la part de la célèbre manufacture des Gobelins où il fit réaliser la suite du somptueux quadriptyque *Les quatre saisons*. En 1957, au faite de sa gloire, il entreprit son œuvre phare, *Le Chant du Monde*, tenture de 350 m², vision épique et poétique du XX^e siècle, celle d'un artiste qui n'eut de cesse de magnifier les appréhensions et les espérances de l'homme, conférant ainsi à son œuvre une dimension universelle.

Mû par un idéal social et humaniste, il trouva dans le travail collectif que la tapisserie impliquait une grande satisfaction. Grâce à elle, l'homme de foi athée, le mystique païen qu'il était, conçut un langage très personnel qui lui donna les moyens d'exprimer ses convictions intimes, ses croyances et ses craintes, ses espoirs et ses désillusions. Son étrange bestiaire peuplé d'animaux fabuleux qui évoluent aux confins du végétal et du minéral dans une profusion de végétation compose cette partition de laine qu'il élaborait tout au long de sa vie. Le nom de Jean Lurçat domine aujourd'hui encore l'histoire de la tapisserie du XX^e siècle avec un œuvre tissé de plus de mille cartons, le plus important que nous ait laissé un peintre-cartonnier.

À son décès en 2009, sa veuve Simone Lurçat a légué à l'Académie des Beaux-Arts la maison-atelier du peintre, les collections qu'elle abrite venant ainsi enrichir le patrimoine de l'Académie. La future Fondation Jean & Simone Lurçat aura pour mission de préserver et de faire rayonner l'œuvre de l'artiste. ♦



En haut, à gauche : vue de l'inauguration et visuel de l'exposition, *Soleil de Paris*, 1962, Atelier Tabard, Aubusson, 242 x 250 cm. Photo DR

En haut : le Palais Dolgorukov, à Moscou. Photo DR

Ci-dessus : Le peintre-cartonnier Yves Millecamps, membre de la section de Peinture de l'Académie des Beaux-Arts dont le discours était traduit par Katia Pertsova, à ses côtés, était reçu par Zourab Tsereteli, à droite, Président de l'Académie des Beaux-Arts de Russie. Photo DR

Propos de graveurs

Par Louis-René Berge, membre de la section de Gravure.

Il a été décidé, cette année, qu'une séance plénière serait consacrée à chaque section. Les quatre titulaires et le correspondant de la section de gravure sont intervenus pour présenter leur point de vue. Retour sur ces travaux académiques.

Je fais observer que, par le biais des achats servant à imprimer les œuvres gravées, loin de diminuer, la vente de matériel et fournitures a tendance à augmenter alors que, paradoxalement, le nombre de galeries présentant des gravures a considérablement diminué. L'explication de cet état de fait est le résultat de la forte diminution du marché de l'édition, d'où la nécessité pour les artistes d'imprimer eux-mêmes ; les tirages ont fortement diminué alors que le nombre de graveurs est en expansion. Ce phénomène n'est pas forcément un gage de qualité !

Prenant la parole, Trémois insiste sur l'ambiguïté de la gravure : l'appellation gravure « originale » n'est elle pas erronée quand il s'agit d'une édition d'une centaine d'exemplaires ? Il remarque ensuite que le monotype (peinture sur métal passée sous presse) n'est pas une gravure au sens habituel, et souligne la confusion entre gravure et lithographie. « Peu d'imprimeurs subsistent. L'amour des beaux livres, la bibliophilie qui depuis les Antiphonaires a été l'apanage de l'Europe, disparaissent peu à peu, à part des ouvrages de poèmes illustrés. Ce que l'on nommait les « Grands Illustrés » sont rares, trop onéreux, trop grands, trop longs à réaliser, trop de risques à prendre à l'époque du livre jetable, du livre de poche ou du livre numérique... et de l'abandon du livre lui-même. Les logiciens offrent à certains artistes des moyens d'expression insoupçonnés, Internet nous fascine par sa diffusion et sa multiplicité immédiates »

René Quillivic nous promène à travers les millénaires pour conclure à « la valeur symbolique du sillon tracé par le burin, comme le sillon de l'araire de Romulus qui détermine l'espace sacré de ce qui sera la cité. [...] L'empreinte des pas de l'homme préhistorique dans l'argile fraîche de la rivière est un

signe ; avec ses doigts, il peut tracer d'autres signes, et quand il prolonge sa main d'un éclat de silex, il invente « l'outil », prémices de « l'homo faber ». Mais l'outil essentiel demeure la main elle-même, chef d'œuvre de complexité, en relation directe avec le cerveau [...]

Le geste du graveur est un acte spontané et instinctif. Il accompagne les peintures rupestres, les outils en os, les galets et schistes de toutes natures ; ce geste porte en lui la nécessité d'une synthèse, qui perdure dans toutes les techniques, des monnaies grecques aux gravures sur pierre chinoises.»

Erik Desmazières, quant à lui, souligne que dans le paysage artistique contemporain, la gravure manque de visibilité. « A l'apparition de la photographie, au milieu du XIX^e siècle, on s'est enthousiasmé pour ce nouveau médium dans lequel on voyait la possibilité de dépasser les limites de l'estampe d'interprétation : saisie instantanée du réel, rapidité de l'exécution, à moindre coût, possibilité de la multiplication aisée après l'intervention du négatif. On entrevoyait la possibilité de mettre enfin une image sur toutes les œuvres d'art, les monuments, les paysages urbains, etc., en quelque sorte d'appréhender la « totalité » du monde [...]

Ce terrain occupé jusqu'alors par la gravure d'interprétation, la photographie s'en emparait. A cette usurpation, les graveurs ont réagi de manière positive en abandonnant ce champ documentaire et pédagogique qui était devenu obsolète pour eux pour se consacrer à l'estampe originale, l'estampe de peintre, de peintre-graveur [...]

Les plus importants artistes du XX^e siècle ont produit des chefs d'œuvre et quand ces artistes font de la gravure, ils sont graveurs autant que peintres : Gauguin fait de la gravure parce qu'il ne peut pas s'exprimer autrement pour arriver où il veut, c'est un choix d'artiste, idem pour Munch, pour les expressionnistes allemands, pour Picasso qui fut autant graveur, sculpteur que peintre. Plus près de nous, je pense aux gravures de Jasper Johns, Baselitz, Anselm Kiefer, Hockney... »

Pour terminer, Claude-Jean Darmon disserte sur l'originalité de la gravure. Chaque épreuve est originale, nous dit-il, puisqu'elle est issue d'une matrice gravée unique. « Lorsque Rembrandt imprime manuellement, une à une, différemment ou de la même manière (sur ses deux presses, en bois des îles et en bois de chêne) dix, vingt, trente, quarante épreuves de *Jésus guérissant les malades*, il ne réalise pas autant de fois une « reproduction » de sa gravure mais autant de fois une épreuve originale issue d'un cuivre originel. L'impression étant le prolongement naturel de l'œuvre sur cuivre et non sa reproduction, le point d'aboutissement de l'œuvre, le deuxième temps, toujours renouvelé, d'une seule et même création ».

Suivie avec intérêt, cette séance a montré la noblesse de cet art à la fois artisanal et artistique, et sa place peu visible en France, ce qui n'est pas le cas dans certains autres pays comme l'Allemagne, les Etats-Unis, la Grande Bretagne, l'Espagne et bien d'autres. Les causes de cet état de fait pourront faire l'objet d'un autre débat. ♦



Par Jean Clottes, préhistorien, Conservateur général du Patrimoine

Découverte à la fin du siècle dernier, explorée par une équipe scientifique pluridisciplinaire, la grotte Chauvet révèle peu à peu les innombrables et merveilleuses représentations qu'elle abrite depuis des millénaires.

La Grotte Chauvet, découverte le 18 décembre 1994 par Jean-Marie Chauvet et ses compagnons dans la vallée de l'Ardèche, près du célèbre Pont d'Arc, est en cours d'étude, depuis 1998, par une équipe scientifique multidisciplinaire, d'abord dirigée par Jean Clottes, puis par Jean-Michel Geneste.

Elle doit son renom à la qualité esthétique de ses représentations et à son âge ancien. Deux grandes périodes de fréquentation y furent mises en évidence, grâce à une profusion de dates radiocarbone (82), presque toutes par accélérateur. Les passages humains les plus anciens se situent entre 29 000 et 33 000 BP¹, et les plus récents entre 25 000 et 27 000 BP. La convergence des résultats obtenus dans plusieurs domaines de recherche (paléontologie, géologie, archéologie, datations diverses) a confirmé cette antiquité. La période la plus ancienne a connu plusieurs incursions et phases de dessins. C'est alors que la majorité des œuvres semble avoir été réalisée.

Parmi les 425 figurations animales recensées, les animaux redoutables, en général non chassés (mammouths, félins, rhinocéros et ours) représentent près de 70 % des espèces déterminables. Ils deviendront très minoritaires dans l'art au cours des millénaires qui suivront. Les autres espèces dessinées à Chauvet sont les chevaux, les bisons, les aurochs, les bouquetins, les cerfs (dont des mégacéros), les rennes, les bœufs musqués, et d'exceptionnelles images de hibou, de panthère et peut-être de hyène.

Les thèmes humains comprennent le bas du corps d'une femme, associée à un bison à bras et main humains, plusieurs organes sexuels féminins et diverses mains rouges, positives et négatives. De multiples ponctuations de grande taille, effectuées avec la paume de la main enduite de peinture, constituent l'une des originalités de la grotte.

Parmi les techniques utilisées, notons l'usage constant de l'estompe pour modeler le relief interne des animaux, celui du détourage pour les faire ressortir, et la recherche de la perspective spatiale. La gravure, le fusain (charbons) et la peinture rouge ont été utilisés.

La qualité esthétique d'œuvres aussi anciennes a bouleversé les conceptions sur la genèse et le développement de l'art. Le paradigme de son développement progressif, chez l'homme moderne, à partir de débuts frustes s'est révélé erroné. Il faut maintenant admettre que, parmi les Aurignaciens, comme chez leurs successeurs, il y avait de grands artistes et que l'art, pendant le Paléolithique comme après, a connu nombre d'apogées et de déclin. ♦

Grande salle des séances, le 6 octobre 2010

1) « Before Present » expression utilisée en archéologie pour désigner les âges exprimés en nombre d'années comptées vers le passé à partir de l'année 1950 du calendrier grégorien. Cette date correspond aux premiers essais de datation au carbone 14.

William Henry Fox Talbot, Venus, buste en plâtre de Vénus, 29 février 1840, épreuve sur papier salé conservée à l'Académie des Beaux-Arts.



La reconnaissance de la Photographie entre les Académies des Sciences et des Beaux-Arts

Par Paul-Louis Roubert, historien de la photographie, Président de la Société française de photographie.

L'implication de l'Académie des Sciences et de son secrétaire perpétuel François Arago dans la divulgation et la publication en 1839 de l'invention du daguerréotype de Louis Daguerre est l'épisode fondateur du rôle déterminant joué par l'Institut au cœur du processus non seulement de révélation mais également de libéralisation des techniques photographiques. Dans l'histoire moderne, aucun médium plus que la photographie n'a sans doute pu bénéficier de l'implication des Académies des Sciences et des Beaux-Arts comme espace à la fois d'examen, de diffusion et de légitimation. À toutes les étapes des différentes publications qui jalonnent l'histoire de dix premières années d'existence publique de la photographie, l'Institut a été sollicité afin d'analyser, arbitrer et légitimer la validité scientifique et plastique de l'image photographique.

Ainsi, plus que toutes autres institutions, l'Académie des Beaux-Arts est celle qui a véritablement vu naître pour la première fois un médium moderne. L'Académie a assisté à la naissance de la photographie dont les premières images, encore inconnues du grand public, ont été montrées entre ses murs : les premiers daguerréotypes de Louis

L'intérêt de l'Académie des Beaux-Arts pour la photographie ne date pas d'hier. En effet, elle a accompagné le développement de cette nouvelle pratique artistique dès son origine.

“L'Académie des Beaux-Arts a véritablement vu naître pour la première fois un médium moderne.”

Daguerre, les premiers positifs directs d'Hippolyte Bayard, les premiers dessins photogéniques puis calotypes (négatif papier) de l'anglais William Henry Fox Talbot. Avant que le champ photographique lui-même ne se dote de ses propres institutions comme la Société Héliographique (1851) ou plus tard la Société française de photographie (1854), les inventeurs de la photographie ont cherché à l'Institut, dans le regard des académiciens, un repère permettant de lire et de déchiffrer les images auxquelles ils avaient donné naissance.

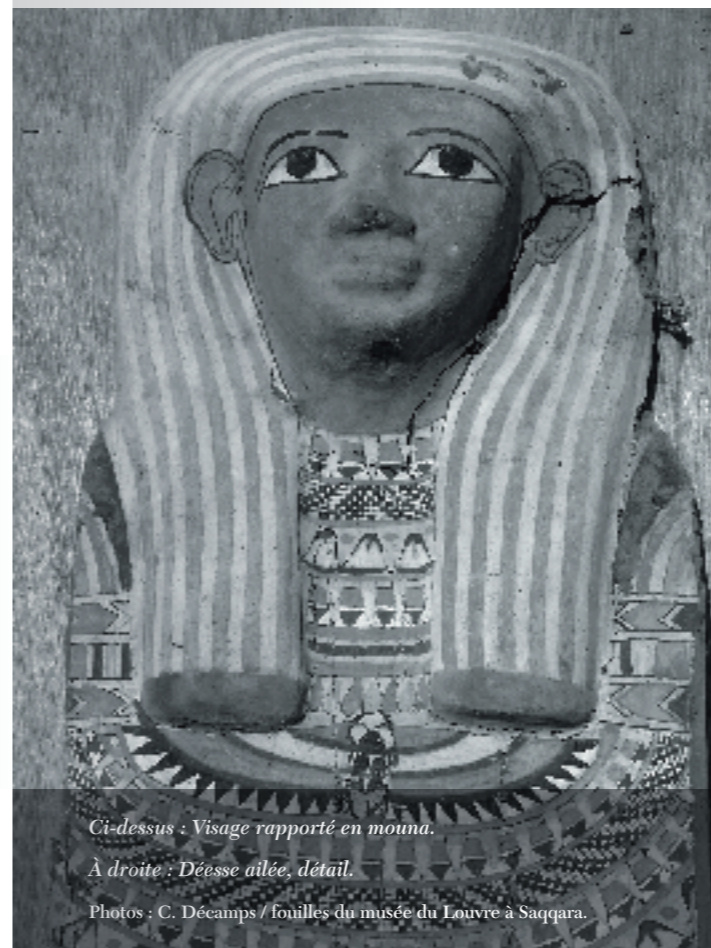
Les traces de ces implications sont à rechercher dans les comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences comme dans les procès-verbaux de l'Académie des Beaux-Arts ainsi que dans leurs archives qui recèlent quelques-uns des exemples les plus primitifs d'essais, que ce soit de la photographie sur métal ou de la photographie sur papier. En l'absence alors de toute institution dédiée et en quelques dix années, de 1839 à la fin des années 1840, du daguerréotype de Louis Daguerre à la recette du calotype popularisé en France par Louis Désiré Blanquart-Évrard, l'Institut aura été le lieu qui permit à la photographie de passer d'une technique expérimentale à un médium destiné au plus grand nombre. ◆

Grande salle des séances, le 3 novembre 2010

Peinture de l'au-delà le décor des sarcophages égyptiens de Saqqara

Par Christiane Ziegler, égyptologue, conservateur général, directeur honoraire du département des antiquités égyptiennes du musée du Louvre.

Les nombreux sarcophages que nous avons découverts à Saqqara portent un beau décor peint. Ils offrent une opportunité exceptionnelle pour étudier la peinture égyptienne durant une période où disparaissent peu à peu les sarcophages beaucoup mieux connus de la région de Thèbes.



Ci-dessus : Visage rapporté en mouna.

À droite : Déesse ailée, détail.

Photos : C. Décamps / fouilles du musée du Louvre à Saqqara.

Nos découvertes datent du VII^e-II^e siècle av J.C., époque à laquelle la peinture murale des tombes se raréfie. Le décor peint se concentre alors sur le mobilier funéraire et en particulier sur les sarcophages.

Notre série présente les deux types qui définissent la fonction du sarcophage : la protection et la renaissance du défunt. Certains sont des caisses rectangulaires ornées de multiples portes, ayant l'aspect d'une enceinte de palais ou de forteresse et évoquant l'architecture des sanctuaires archaïques. D'autres sont de forme humaine et figurent le défunt divinisé dont la tête émerge d'un corps stylisé, proche de celui d'une momie.

Nos découvertes se révèlent d'un intérêt remarquable pour l'étude des techniques picturales. Le support le plus courant est le bois de figuier sycamore mais on trouve aussi le cèdre coûteux provenant du Liban. Le décor est le plus souvent posé sur une préparation blanche posée directement sur le bois ou sur une toile encollée. Certains de nos exemplaires sont complétés avec de la *mouna*, mélange de boue du Nil et de végétaux hachés.

Comme sur les murs des tombes, « le scribe des formes » exécute un carroyage de surface et des dessins préliminaires, généralement tracés en rouge. Puis il passe à la mise en couleur travaillant par grands à plats ; enfin il pose les détails et cerne les contours. Nous avons pu distinguer différents styles, émanant d'ateliers probablement locaux, et même

plusieurs « mains » dans le décor d'un même sarcophage. La palette chromatique comprend à la fois des couleurs traditionnelles - noir, blanc, rouge, jaune, bleu, vert et dorure - et des teintes moins habituelles comme le rose ou l'orange. Il ne faut pas oublier que dans la pensée égyptienne ces couleurs ont également une valeur symbolique. Le noir est le signe de renaissance et de préservation éternelle ; le vert, symbole de santé et de jeunesse. Le jaune et le rouge, couleurs solaires, sont sans doute des substituts de l'or utilisé en placage. Pour les Égyptiens, ce métal constituait la chair des dieux dont la chevelure était en lapis-lazuli, de couleur bleu foncé.

Le décor des sarcophages obéit aux règles du dessin égyptien. Les thèmes sélectionnés sont empruntés aux tombes d'époques antérieures ou illustrent des rituels parfois très anciens. Il faut noter qu'à la différence du passé, il n'y figure aucune référence à la vie terrestre ni de description matérielle de l'au-delà, ce qui traduit une évolution des croyances funéraires, attestée dans toute l'Égypte durant cette période. Ces images illustrent le vœu le plus cher des Égyptiens, exprimé clairement par les rituels funéraires de la Basse Époque : « Ressusciter comme Osiris, renaître et vivre éternellement comme Rê (le soleil) ». On trouve de nombreux thèmes se référant au mythe d'Osiris et à ses symboles : scènes de jugement des morts et d'embaumement, présence des déesses Isis et Nephtys et des fils d'Horus, cortège des divinités protectrices lors de la veillée funèbre d'Osiris... Tout ceci garantit au défunt la même destinée que le dieu mis à mort et ressuscité. Les allusions à la course ininterrompue du soleil sont également très présentes : représentation de la déesse du ciel Nout, mère du soleil qui devient la mère du défunt, voyage de la barque du soleil, symboles solaires comme le scarabée ailé. Elles manifestent la solarisation du défunt qui s'intègre au cycle cosmique et bénéficie d'un renouveau perpétuel. ◆

Grande salle des séances, le 1^{er} décembre 2010

Secrétaire perpétuel : Arnaud D'HAUTERIVES

BUREAU 2011

Président : Laurent PETITGIRARD

Vice-président : Marc LADREIT DE LACHARRIÈRE

SECTION I - PEINTURE

Georges MATHIEU • 1975
Arnaud d'HAUTERIVES • 1984
Pierre CARRON • 1990
Guy de ROUGEMONT • 1997
Chu TEH-CHUN • 1997
Yves MILLECAMPS • 2001
Jean CORTOT • 2001
Zao WOU-KI • 2002
Vladimir VELICKOVIC • 2005

SECTION II - SCULPTURE

Jean CARDOT • 1983
Gérard LANVIN • 1990
Claude ABEILLE • 1992
Antoine PONCET • 1993
Eugène DODÉIGNE • 1999
Brigitte TERZIEV • 2007
PIERRE-EDOUARD • 2008

SECTION III - ARCHITECTURE

Roger TAILLIBERT • 1983
Paul ANDREU • 1996
Michel FOLLIASSON • 1998
Yves BOIRET • 2002
Claude PARENT • 2005
Jacques ROUGERIE • 2008
Aymeric ZUBLENA • 2008

SECTION IV - GRAVURE

Pierre-Yves TRÉMOIS • 1978
René QUILLIVIC • 1994
Louis-René BERGE • 2005
Erik DESMAZIÈRES • 2008

SECTION V - COMPOSITION MUSICALE

Jean PRODRONIDÈS • 1990
Laurent PETITGIRARD • 2000
Jacques TADDEI • 2001
François-Bernard MÂCHE • 2002
Edith CANAT DE CHIZY • 2005
Charles CHAYNES • 2005
Michaël LEVINAS • 2009

SECTION VI - MEMBRES LIBRES

Michel DAVID-WEILL • 1982
Pierre CARDIN • 1992
Henri LOYRETTE • 1997
François-Bernard MICHEL • 2000
Hugues R. GALL • 2002
Marc LADREIT DE LACHARRIÈRE • 2005
William CHRISTIE • 2008
Patrick DE CAROLIS • 2010

SECTION VII CRÉATIONS ARTISTIQUES DANS LE CINÉMA ET L'AUDIOVISUEL

Pierre SCHÖENDORFFER • 1988
Roman POLANSKI • 1998
Jeanne MOREAU • 2000
Régis WARGNIER • 2007
Jean-Jacques ANNAUD • 2007

SECTION VII - PHOTOGRAPHIE

Lucien CLERGUE • 2006
Yann ARTHUS-BERTRAND • 2006

ASSOCIÉS ÉTRANGERS

S.M.I. Farah PAHLAVI • 1974
Ieoh Ming PEI • 1983
Philippe ROBERTS-JONES • 1986
Ilias LALAOUNIS • 1990
Andrzej WAJDA • 1994
Antoni TAPIÉS • 1994
Leonard GIANADDA • 2001
Seiji OZAWA • 2001
William CHATTAWAY • 2004
Seijichiro UJIE • 2004
Woody ALLEN • 2004
SA Karim AGA KHAN IV • 2007
SA Sheikha MOZAH • 2007
Sir Norman FOSTER • 2007

Claude Abeille

Exposition de sculptures et dessins et **Louis-René Berge**, gravures, à la Fondation Taylor à Paris, du 3 au 26 mars.

Yann Arthus-Bertrand

Exposition « La Terre vue du ciel » au Parlement National de Dacca (Bangladesh), jusqu'au 10 février.

Edith Canat de Chizy

Dancing in the wind par le Chœur du Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon, dir. Nicole Corti, au CNSM de Lyon, le 15 février.

Irisations, Diego Tosi violon, à l'Auditorium du Louvre à Paris, le 3 mars.

Dios, par le Chœur de Radio-France, dir. Roland Hayrabedian, à l'Église Sainte Clotilde à Paris, le 15 mars.

Pierre d'éclair, création mondiale par l'Orchestre National de Lyon, dir. Ilan Volkov, à l'Auditorium Maurice Ravel à Lyon, le 31 mars. Sortie du CD *Times* chez AEON, le 24 mars.

Michaël Levinas

Double récital avec Pierre Hantaï autour du *Clavier bien tempéré* de J.S.Bach, au Théâtre de Sochaux Musique à la Mals, le 1^{er} février.

Sortie du coffret *Double Face : Levinas compositeur, Levinas pianiste*, compilation de 11 CDs chez Universal Music, le 28 février. Création mondiale de *La Métamorphose* opéra d'après Kafka précédé de *Je, Tu, Il* de Valère Novarina, avec l'ensemble ICTUS, dir. G.E.Octors, mise en scène de Stanislas Nordey, à l'Opéra de Lille, du 7 au 13 mars.

François-Bernard Mâche

Kengir, 5 chants d'amour sumériens chantée par Tomoko Taguchi, le 26 janvier, à Gand et le 2 février à Bruxelles.

Phénix pour percussion seule, interprétée par Laurent Mariusse, à Lyon le 11 février.

Laurent Petitgirard

Sortie de *John Rabe*, film de Florian Gallenberger, dont il a composé la musique, le 19 février.

Sortie de la partition *Réflexions croisées* pour violoncelle et percussion, aux Ed. Durand, en février.

Poème pour Grand Orchestre à Cordes, par l'Orchestre de Picardie, à Abeville le 17, Noyon le 18 et Tergnier, le 19 mars.

Antoine Poncet

Exposition personnelle au Jing'an Sculpture Park de Shanghai, jusqu'en mai.

Jacques Rougerie

Exposition « Demain la mer ». Parcours croisé entre Jacques Rougerie et Henri-Germain Delauze, à l'Hôtel de Région à Marseille, à partir du 25 novembre.



Instantanés saisis lors de la Séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts du 17 novembre dernier.

Page 1 : le peintre Vladimir Velickovic, les architectes Jacques Rougerie et Aymeric Zublena, le Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives, Marc Ladreit de Lacharrière, Membre libre, l'architecte Yves Boiret et le photographe Lucien Clergue. Photo CM Pezon

Ci-dessus : le peintre Yves Millecamps, Leonard Gianadda, Associé étranger, les sculpteurs Brigitte Terziev, Claude Abeille et Pierre-Edouard, Hugues R. Gall, Membre libre et l'architecte Jacques Rougerie. Photo Juliette Agnel